

**FRANCE**

# JANE GOODALL

**«Nous devons être  
prêts à nous battre  
pour l'environnement»**



## INTERVIEW

# Dans son nouvel essai publié mercredi, «le Livre de l'espoir», la primatologue explique pourquoi il faut rester optimiste à propos du réchauffement de la planète, notamment grâce à la jeune génération, très impliquée. Et montre qu'on peut agir en se concentrant d'abord sur un enjeu local.

Recueilli par  
**AUDE MASSIOT**

**M**ilitante invétérée, Jane Goodall n'a pas arrêté depuis le début de la pandémie. Enchaînant tous les jours des prises de parole en visio retransmises à travers le monde, la célèbre primatologue, 87 ans, n'a pas pris de vacances depuis 1986. Son secret pour tenir le coup ? S'asseoir dans son jardin quelques minutes et échanger avec un rouge-gorge. Mercredi, elle publie aux éditions Flammarion un nouvel essai consacré à sa marotte : l'espoir. Discussion libérée sous la plume de l'écrivain Douglas Abrams – connu pour ses conversations écrites avec le dalaï-lama et Desmond Tutu –, *le Livre de l'espoir* revient sur son histoire de vie, ses croyances, la source de son énergie intarissable. En parallèle d'un programme de sensibilisation lancé par l'Institut Jane Goodall France, *Libération* a pu s'entretenir avec cette figure de la défense de la nature.

**Avec la pandémie, les catastrophes climatiques, la montée des populismes, le monde semble sombre en ce moment. Pourtant dans l'introduction de votre livre, vous martelez : «J'ai la conviction absolue que tout peut changer.» Pourquoi devrions-nous avoir encore l'espoir d'un futur meilleur ?**

Nous devons agir, c'est la clé pour garder espoir. De plus en plus de personnes à travers le monde, notamment les jeunes, passent à l'action. S'ils perdent espoir alors qu'ils sont la prochaine génération et qu'ils doivent faire face à cette situation horrible que nous avons créée... Cela ne veut pas dire qu'on peut régler toutes les situations maintenant.

Mais face au changement climatique et à la perte de biodiversité, nous pouvons faire quelque chose.

Il y a aussi des bonnes nouvelles. Certaines des plus grandes entreprises au monde ont compris que leurs clients devenaient de plus en plus conscients et demandaient des produits fabriqués éthiquement, dans le respect de l'environnement, des animaux et de salaires justes. Pour ne pas les perdre, elles doivent changer. Notre boulot est donc d'atteindre les autres personnes qui ne semblent pas s'en soucier, et c'est dur, mais c'est pourquoi je travaille avec de nombreux enfants.

Beaucoup de patrons d'entreprise et de membres de gouvernement m'ont dit qu'ils avaient changé grâce à leurs enfants, parce qu'aller au supermarché avec son enfant de 7 ans qui te dit «non, tu ne peux pas acheter ça, j'ai vu à l'école que ça fait du mal aux animaux», ça fait voir les choses autrement.

**Dans votre livre, vous évoquez aussi la question du deuil écologique, qui semble toucher de plus en plus de personnes. Avez-vous déjà eu ce sentiment ?**

Bien sûr, j'ai eu des moments où j'ai été réellement dévastée. Par exemple, à cause de cette petite et jolie zone forestière que je connais au Royaume-Uni. Je me souviens y être allée, les oiseaux chantaient, c'était le printemps, il y avait des fleurs. Deux ans plus tard, le lieu avait été complètement détruit et un énième centre commercial construit à la place. J'étais tellement déprimée. Puis la dépression s'est transformée en colère. Comment ces gens osent faire ça ? Et je me suis dit : je ne peux rien faire pour cette situation-là mais il y a d'autres endroits aussi beaux qui ont besoin d'être protégés. Alors



travaillons pour les préserver. Il y a plein de gens qui passent leur temps sur le terrain à voir de telles destructions. Ceux qui ne succombent pas au deuil écologique sont les battants déterminés. Ils n'abandonneront pas. Comme moi.

J'ai grandi pendant la Seconde Guerre mondiale. Pendant un an, le Royaume-Uni fut le seul pays en Europe à faire face à l'Allemagne nazie. Grâce à Winston Churchill, nous avons tenu bon. Il a réussi à instiller cet esprit de combat dans la population : «*Nous nous battons jusqu'au dernier d'entre nous. Nous n'abandonnerons pas.*» Nous devons adopter la même attitude sur l'environnement aujourd'hui. Nous devons être prêts à nous battre pour le restant de nos jours. Il y a encore beaucoup de travail. Mais l'avantage est que nous sommes nombreux sur Terre. C'est comme un puzzle, chacun doit s'occuper d'une petite pièce.

**Face à ce sentiment de deuil écologique, vous appelez à ce que chacun retrouve sa capacité d'émerveillement, particulièrement devant la nature. Comment faites-vous ?**

On en revient à l'éducation. Donner aux enfants la chance de se rendre dans la nature, de regarder un papillon sortir de sa chrysalide. Ces ailes qui se déploient depuis leur état de petites choses froissées en ces magnifiques ailes. Les observer s'envoler. Les enfants sont stupéfaits quand ils voient ça.

**Ça marche aussi avec les adultes ?**

J'en ai été témoin. Au Japon, les médecins ont la possibilité de prescrire du temps dans la nature comme remède quand les gens sont déprimés. Ils appellent ça les bains de forêt. Le fait d'être dans la nature, d'entendre les sons, de sentir les odeurs, provoque une relaxation. J'ai mon endroit à Gombe [en Tanzanie] où je vais pour m'échapper. Il faut ouvrir son esprit pour capturer ces bienfaits.

**A Gombe justement, vous expliquez vous être sentie comme une partie du monde naturel, être connectée au «grand tout». Pouvez-vous décrire cette sensation ?**

Quand je suis dans la nature, toute seule, je peux oublier que je suis un être humain. Je suis juste un élément de la nature. Si vous êtes avec quelqu'un, même quelqu'un que vous aimez, c'est différent. Vous restez un humain dans la nature. Mais en étant seul, on peut s'oublier. C'est pourquoi nous devons retrou-

ver cette connexion avec Mère nature.

**Vous parlez de prendre soin de Mère nature. Vous reconnaissez-vous dans le mouvement écoféministe qui se développe depuis plusieurs années ?**

Oui et non. C'est vrai que les femmes sont traditionnellement celles qui soignent, prennent soin de leur famille. Mais je ne me sens pas forcément comme partie de ce mouvement.

**Vous ne voyez pas les femmes comme ayant un rôle, une vision particulière dans la protection de l'environnement ?**

Si, je pense qu'elles jouent un rôle crucial. En Inde, par exemple, vous avez une femme comme Vandana Shiva [écrivaine et militante écoféministe, ndlr]. En Afrique, on voit de plus en plus de femmes qui deviennent écogardes. Louis Leakey [célèbre paléoprimateologue] m'a choisie pour ma première étude sur les chimpanzés parce que je suis une femme. Il pensait que j'aurais plus de patience pour les approcher et les observer.

**Avait-il raison de penser qu'un homme n'aurait pas aussi bien fait le travail ?**

Il existe des conservationnistes hommes incroyables. Je n'ai jamais souscrit à l'idée que les hommes et les femmes aient des caractéristiques différentes qui feraient qu'ils ne peuvent pas accomplir les mêmes tâches. Mais à l'époque où Leakey m'a choisie, c'était différent. Le féminisme n'avait pas vraiment émergé. Les choix de carrière étaient limités pour les femmes. Notre avenir était surtout conditionné par le mariage.

**Selon vous, nous ne devrions pas être inquiets de la disparition de la nature, car elle reste très résiliente...**

J'ai vu tellement d'endroits qui avaient été ravagés et qui, quand on leur a donné le temps, ont vu la nature reprendre le dessus. Il faut regarder dans les villes : la nature s'immisce dans tous les interstices, entre les pavés, dans les fissures des immeubles.

**Mais nous devrions plutôt nous inquiéter de l'effondrement de l'humanité.**

Nous ne sommes pas exempts de la crise d'extinction. Il n'y a qu'à regarder la pandémie et ses ravages. Mais dans le quotidien de chacun, il est possible de faire des efforts, en choisissant ce qu'on mange, les vêtements



qu'on achète, etc.

**Justement, beaucoup de gens se trouvent dépassés quand ils réalisent à quel point la majorité de leurs actions ont un impact sur l'environnement. Que peuvent-ils faire ?**

C'est le problème. Les gens regardent la totalité des problèmes et se sentent submergés. Il faut plutôt trouver un enjeu local, quelque chose qui vous passionne et vous lancer pleinement dedans. Par exemple, à côté de chez vous, il y a un ruisseau qui est bouché par les déchets. C'est horrible et ça pollue les écosystèmes. Rassemblez-vous avec des gens du quartier et allez le nettoyer.

Ça semble être une goutte d'eau, mais il faut penser que pas loin, il y a d'autres personnes qui font campagne pour interdire le plastique. Et d'autres qui s'attaquent à l'utilisation d'huile de palme. Et d'autres à l'élevage intensif, avec en France la terrible pratique du foie gras. Quelle horreur d'insérer un tube dans les intestins des canards pour les engraisser. Je me souviens que pour la publication d'un précédent livre, la maison d'édition avait refusé de mettre une photo de gavage comme illustration. J'ai alors demandé qu'il n'y ait aucune photo.

**Actuellement, dans le milieu de la conservation, il y a des débats sur les tensions entre politiques de conservation qui créent des sanctuaires naturels et leur impact sur les populations locales qui en sont exclues. Quelle est votre position sur le sujet ?**

Je vais prendre l'exemple de notre programme qui a commencé autour de Gombe en Tanzanie en 1994. Je me souviens, à l'époque, j'apprenais de plus en plus sur mes chimpanzés qui vivaient dans cette zone protégée. Lors d'un survol en avion, j'ai vu que les gens vivaient dans une extrême pauvreté autour, et se trouvaient forcés de détruire la forêt pour en tirer des ressources. Ça m'a frappée : si on n'aide pas ces personnes à trouver des moyens de subsistance sans détruire l'environnement, autant abandonner.

Nous avons alors lancé un contre-programme en interrogeant des gens dans douze villages sur ce dont ils avaient besoin. Leur réponse : pouvoir faire pousser plus de nourriture et avoir accès à plus d'éducation. Nous avons commencé à leur donner des outils pour

redonner la fertilité aux sols, sans engrais de synthèse, ni pesticide. Nous avons introduit des opportunités de microcrédits pour lancer des activités qui soient durables. Et des bourses pour que les jeunes filles puissent rester à l'école parce qu'il a été démontré qu'avec l'éducation des femmes, le nombre d'enfants par famille diminuait, et cela aide à sortir de la pauvreté.

**Cela a marché ?**

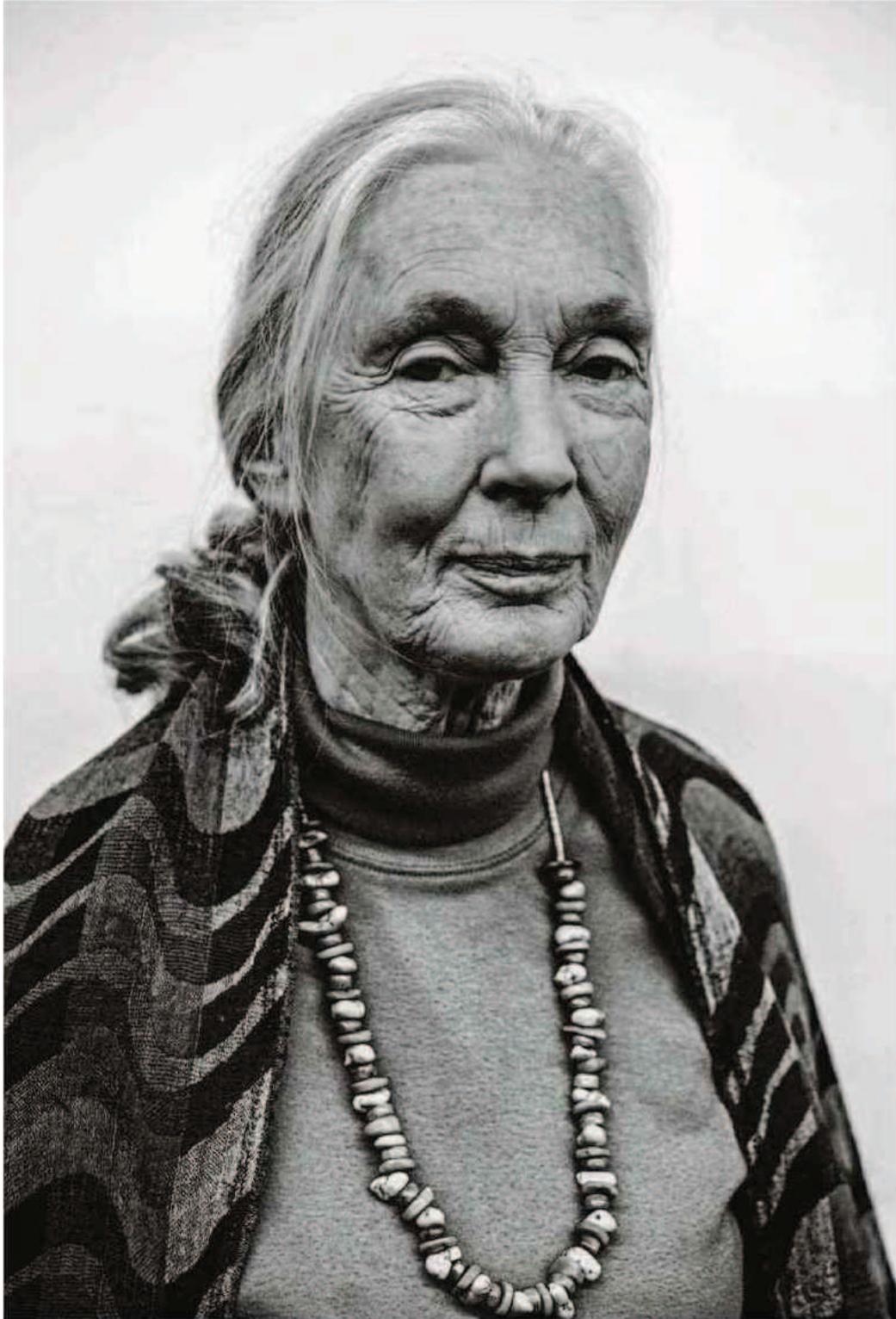
Oui, maintenant il y a 904 villages dans le programme, dans six pays africains. Les habitants sont formés pour surveiller l'état de la forêt, où vivent les chimpanzés. Avec leur smartphone, ils repèrent les coupes d'arbres illégales et les cas de braconnage. Ils en sont très fiers. ◀

*Le Livre de l'espoir - Pour un nouveau contrat social.*

De Jane Goodall (avec Douglas Abrams).

Editions Flammarion, 320 pp., sortie mercredi.

**«Au Japon, les médecins ont la possibilité de prescrire du temps dans la nature comme remède quand les gens sont déprimés. Ils appellent ça les bains de forêt. Le fait d'être dans la nature, d'entendre les sons, de sentir les odeurs, provoque une relaxation.»**



La primatologue et militante Jane Goodall, en 2013 à Madrid. PHOTO NANO CALVO. SCIENCEPHOTO.FR